



CLASSIQUES  
GARNIER

Édition de SUCKAU (Wilhelm de), « Notice sur  
*La Conjuraction de Fiesque* », *Œuvres dramatiques*,  
Tome I, *Étude sur la vie de Schiller, Les Brigands*,  
*La Conjuraction de Fiesque et Intrigue et Amour*,  
SCHILLER (Friedrich von), p. 151-155

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-2484-7.p.0253](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-2484-7.p.0253)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via  
Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées  
hormis dans un cadre privé.*

© 2014. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## NOTICE

SUR

# LA CONJURATION DE FIESQUE

---

Imprimée dès le commencement de 1783, la *Conjuration de Fiesque* ne fut jouée pour la première fois à Mannheim que le 11 janvier 1784. Cependant le poète n'aurait pas pu dire de sa seconde pièce comme de sa première qu'il l'avait écrite sans songer au théâtre. Son premier succès et l'humble condition à laquelle l'avaient réduit sa fuite de Stuttgart et l'abandon de sa place de chirurgien militaire lui interdisaient un semblable désintéressement. Sa pièce avait été composée pour la scène, et pour l'y faire admettre il dut se prêter à toutes les exigences de la direction théâtrale. Après plusieurs remanements et plusieurs refus, il en vint à accepter des modifications telles que le dénouement, entièrement changé, se trouvait en désaccord complet avec l'histoire ainsi qu'avec le principal caractère et l'esprit même du drame. Heureusement l'œuvre originale s'est conservée dans les œuvres complètes, et c'est elle que reproduit notre traduction.

Les raisons qui expliquent les couleurs dont Schiller a peint Charles Moor rendent également compte du choix du sujet de son second drame.

La situation du poète, loin de s'améliorer, s'était plutôt aggravée. L'art n'était pas devenu pour lui un sanctuaire où ne pénétraient pas les souffrances personnelles. C'était encore avant tout une carrière ouverte à l'expression de ses rancunes et de ses plaintes. Un révolté, un chef de conspiration devait naturellement être son héros.

Bien qu'il n'y ait aucun rapport historique entre la conjuration de Fiesque et celle du marquis de Bedmar, entre l'attentat de 1547 et le complot de 1618, entre les ambitieuses menées du noble comte de Lavagne contre le pouvoir des Doria à Gènes et les mystérieuses intrigues de l'ambassadeur espagnol contre la république de Venise, on

ne saurait contester que Schiller a moins cherché son inspiration dans le récit de la première conjuration tracé par Mascardi et repris ensuite par le célèbre coadjuteur de Gondi, le futur cardinal de Retz, que dans la peinture un peu romanesque que Saint-Réal a donnée de la seconde. La pièce d'Otway : *Venise sauvée*, plus directement puisée à cette dernière source, a surtout exercé une grande influence sur la conception de Schiller.

Ce que le poëte allemand a changé ou ajouté à l'histoire rend principalement sensible l'influence du chef-d'œuvre d'Otway et du beau récit de Saint-Réal.

En conspirant contre les Doria, Fiesque ne faisait qu'obéir aux instincts héréditaires de sa race et continuer une rivalité de plusieurs siècles. Quelques dons naturels, quelques talents qu'il mit au service de son ambition, il n'avait qu'une ambition ordinaire : il voulait renverser les anciens ennemis de sa famille pour s'emparer du pouvoir et régner en leur place. Fidèle à la devise qu'il faut dissimuler pour réussir, il avait su endormir la méfiance du vieux André Doria et de son neveu Gianettino et gagner leur amitié. En même temps il s'était attaché Verrina, le chef du parti populaire, et l'avait amené insensiblement à se ruiner pour la conspiration et à vouloir à tout prix une révolution. D'après les historiens, Verrina lui-même aurait fini par s'associer aux espérances ambitieuses de Fiesque. Le duc de Parme et de Plaisance, P. Louis Farnèse, ennemi des Doria, avait promis son appui à la conjuration, et au dernier moment il lui fournit deux mille hommes. L'achat de quatre galères qu'il disait vouloir mettre au service du pape donna à Fiesque un prétexte pour équiper des matelots et des soldats. Ses vassaux, introduits sans bruit dans la ville, furent réunis sur les galères ou cachés chez ses amis. Tous les préparatifs terminés, il fut décidé que les Doria seraient assassinés dans un banquet. Une indisposition du vieux Doria, qui l'empêcha de venir, fit avorter le projet. L'exécution du complot modifié fut remise au lendemain ; vingt-trois jeunes gens, les chefs les plus actifs du parti populaire, furent convoqués comme pour une fête dans le palais de Fiesque. Là, entourés d'hommes en armes, ils durent sous peine de mort promettre leur concours. Les deux frères de Fiesque, Ottobon et Jérôme, furent chargés de surprendre les deux principales portes de la ville et de s'emparer de la maison de Doria. Fiesque lui-même et Verrina se réservèrent de se rendre maîtres du port et des galères. Tout réussit au gré des conjurés. Les portes de la ville, le port, les galères se rendirent et furent

occupés sans résistance. Le vieux doge s'enfuit à cheval ; mais son neveu fut massacré. Le succès de la conjuration était complet quand Fiesque périt par accident au milieu de son triomphe. En voulant monter sur une galère, le pied lui manqua et il tomba à la mer où il se noya.

Si Schiller a conservé à Fiesque sa physionomie propre, il a grandement modifié le caractère et le rôle de Verrina. Il en a fait un républicain farouche, prêt à servir Fiesque tant que Fiesque combattra pour la liberté, mais résolu à être son juge et son bourreau dès qu'il le verra aspirer à la tyrannie. Ce contraste entre les caractères des deux conspirateurs fait songer à Pierre et à Jaffier dans *Venise sauvée*. Verrina condamne et frappe Fiesque comme Pierre condamne et frappe Jaffier. — Jaffier, tout en obtenant la vie sauve pour les conjurés, les a trahis en révélant la conjuration. Aux yeux de Pierre, son crime est indigne de pardon. Fiesque, tout en marchant à la tête des conjurés, les trahit en confisquant à son profit le triomphe de la conjuration ; Verrina ne saurait lui pardonner.

La lutte de l'amitié occupe moins de place dans la pièce allemande que dans la pièce anglaise ; elle s'y retrouve cependant par les hésitations et les regrets de Verrina. Dans le dénouement imposé par l'intendant du théâtre, on trouve même une réconciliation suprême.

L'esprit de liberté l'emporte, les prières du républicain triomphent ; et Fiesque, renonçant à son ambition et à la pourpre, retrouve son ami. Cette fin se rapproche davantage de la scène où Jaffier, pardonné par Pierre, le tue pour lui épargner la honte du supplice et se tue lui-même pour ne pas survivre à sa trahison.

C'est surtout dans les rôles de femmes que les emprunts faits par Schiller au poète anglais paraissent évidents. L'honnête et passionnée Léonore, la femme de Fiesque, diffère bien peu, comme caractère, de l'honnête et passionnée Belvédéra, la femme de Jaffier. L'une et l'autre est laissée par son mari dans l'ignorance de la conjuration, l'une et l'autre lui reproche d'avoir plus d'ambition que d'amour. L'une et l'autre, également honorée et aimée de son mari, reçoit de lui pour réponse : « Je ne suis ambitieux que par amour. Je veux te placer si haut que l'univers entier surpris admire l'élévation où je aurai portée. » Cependant l'une et l'autre est la victime de la conjuration. Belvédéra, livrée en gage aux chefs des conjurés, faillit d'abord devenir la victime d'un honteux outrage, puis lorsque son mari a révélé la conjuration, c'est sur sa tête que doit retomber la vengeance de la trahison. Puisqu'il ne peut sauver ses amis, Jaffier fera tomber lui-

même la tête de sa femme. Si, pardonné par Pierre, Jaffier se tue sans accomplir le sacrifice, Belvédéra, poursuivie et appelée par l'ombre chérie, la rejoint aussitôt dans la mort. Léonore, négligée en apparence par son époux, est exposée à un double affront. Ce que Renaut a tanté auprès de la femme de Jaffier, Calcagno le tente auprès d'elle. Une prétendue rivale l'humilie et veut l'empoisonner. Enfin, quand l'heure du péril est venue, et que sous des habits d'homme ramassés dans la rue elle se met à la recherche de son mari, elle tombe frappée de la main même de Fiesque, trompé par son costume et qui croit frapper le neveu de Doria.

S'il y a moins de ressemblance entre les rôles d'Aquilina, la courtisane grecque, et de Julie, la sœur de Doria, le premier rôle n'en semble pas moins avoir suggéré le second. La crudité de langage et les étranges de situation de la pièce anglaise rendent plus indulgent pour les violences et les fureurs de l'amour chez Julie. On sent que le poète a moins vu en elle la patricienne que la courtisane, et qu'il a voulu établir entre son impudeur et la pureté de Léonore le même contraste qu'Otway avait cherché entre Aquilina et Belvédéra.

Il n'y a pas jusqu'à un troisième personnage de femme qui figure dans la pièce allemande, dont l'idée n'ait pu être fournie indirectement à Schiller par la pièce anglaise. L'un des motifs qui poussent le capitaine à conspirer contre Venise, c'est qu'un sénateur, parce qu'il est riche, a pu acheter les faveurs de sa maîtresse. — Le motif semble frivole et misérable, et il est peu fait pour intéresser à la conjuration et au chef des conjurés. Otway écrivait en 1685, au lendemain des conspirations qui avaient suivi l'avènement de Jacques II, et il voulait en présenter la satire sur la scène. Schiller avait une tout autre pensée. Il voulait nous montrer le conspirateur inspiré par les sentiments les plus élevés, et il l'a présenté comme Virginus vengeant à la fois sa patrie et sa fille. Berthe, la fille de Verrina, a été outragée par Doria; si le citoyen pouvait oublier sa vengeance, le père ne l'oubliera point. Unissant ces deux sentiments, il prononce sur sa fille une condamnation terrible qui ne sera levée que le jour où Gènes sera libre. L'appareil avec lequel Berthe est emmenée pour être plongée dans un cachot mystérieux n'est pas sans rapport avec la scène où Belvédéra est remise à la garde des conjurés. L'effet dans les deux cas doit être également de lier davantage le principal conjuré à la conjuration; seulement le retour de Berthe et le dénouement de son sort jettent un peu de trouble dans la fin de l'action en détournant l'intérêt de l'objet principal.

Un caractère qui appartient en propre à Schiller et qui a de l'originalité, c'est celui du More. Ame sans conscience, esprit retors, il commence par vendre son poignard à Gianettino pour tuer Fiesque, puis il devient l'instrument inférieur, mais le plus actif de la conjuration. Toutes les basses intrigues passent par ses mains. Il se laisse payer par Julie pour empoisonner Léonore et révèle le crime à Fiesque. Il hésite à la fin s'il n'ira pas trahir la conjuration. Une seule pensée l'arrête, c'est que le vieux Doria ne l'enrichira pas autant que ne le fera une nuit de pillage ; mais Fiesque l'aperçoit commençant son œuvre incendiaire et ordonne de le pendre.

Dans la version théâtrale, il n'y a pas que le caractère de Fiesque et le dernier dénouement qui se trouvent modifiés. Tous les changements tendent à produire une impression plus douce dans l'âme du spectateur, comme pour ajouter au triomphe de la vertu républicaine. Personne ne périt, excepté Gianettino. Léonore n'échappe pas seulement à la mort, il n'est même pas question de la passion outrageante qu'a pour elle Calcagno. De même Berthe réussit à se soustraire aux poursuites de Gianettino. Il suffit qu'elle en ait été l'objet pour que son père ait à venger son honneur. Tous les incidents sont ainsi atténués pour laisser ressortir la figure du héros principal. Cette figure est transformée et agrandie : ce n'est plus le conspirateur de l'histoire, c'est le libérateur de la république, le fondateur de la liberté, un Fiesque nouveau et idéal, « que je ne puis mieux recommander, dit Schiller dans un avertissement au public, qu'en rappelant que J.-J. Rousseau le portait dans son cœur. »

Cette forme nouvelle ne s'explique pas seulement par les exigences de la scène, elle correspond à un progrès accompli dans l'esprit du poète, et sans rendre toujours la pièce plus parfaite, elle prépare en partie celles qui suivront.